

KINO

Kuchen backen gegen Depressionen

Endstation Selbstmitleid: Christine Jeffs inszeniert das Scheitern der Ehe von Sylvia Plath und Ted Hughes teilnahmslos wie Malen nach Zahlen.

Schlicht "Sylvia" ist das Porträt der amerikanischen Schriftstellerin Sylvia Plath betitelt. Eigentlich wirkt das fast ironisch angesichts der Tatsache, dass Plath ein Leben lang versuchte, sich einen eigenen Namen zu machen und letztlich an ihrem Anspruch scheiterte. "And you are Mrs Hughes", spricht sie jemand im Film an und sie antwortet bitter: "I am Sylvia Plath." Zu ihrem berühmten Ehemann, dem Dichter Ted Hughes, hatte sie ein zwiespältiges Verhältnis: Sie bewunderte ihn und trieb seine Karriere voran, konnte sich aber nicht damit abfinden, in seinem Schatten zu stehen.

Anders als der Titel es vermuten lässt, geht es in "Sylvia" nicht allein um Sylvia Plath, sondern vor allem um ihre Beziehung zu Ted Hughes. Der Film beginnt mit ihrer Begegnung und endet mit Sylvia Plaths Tod. Sie nahm sich 1963, erst 31-jährig, das Leben. "Dying is an art and I do it exceptionally well", schrieb sie in einem ihrer bekanntesten Gedichte "Lady

Im Utopia

Lazarus". Immer wieder litt Plath unter Nervenzusammenbrüchen und Depressionen, in dem Roman "The Bell Jar" beschreibt sie ihren Aufenthalt in einer psychiatrischen Klinik.

"Sylvia" von Christine Jeffs ist genauso, wie man sich

einen Film über eine psychisch labile Künstlerin im schlimmsten Fall vorstellt: Gwyneth Paltrow irrt mit wirrem Haar und wirrem Blick durch nebelverhangene Moore, manchmal schmeißt sie auch mit Esswaren. Jeffs zeige lediglich eine "Sylvia-Suicide-Doll", sagte Plaths Tochter.

Natürlich hatte sich die Regisseurin nicht gerade die leichteste Aufgabe gesucht. Kunst und Wahnsinn beschwören immer die gleichen Bilder herauf, die auch Jeffs nicht umgeht. Es ist ärgerlich, wie klischeehaft der kreative Prozess hier in Szene gesetzt wird. Sylvia Plath

starrt stumm ins Leere, kritzelt dann plötzlich wie besessen auf Zettel, die sie sofort wieder zerreißt.

Plath gilt als „confessional poet“, ihr eigentliches Thema war sie selbst, wie es Ted Hughes auch im Film anmerkt. Trotzdem war sie über den Vorwurf der Nabelschau oder des Ausverkaufs der eigenen seelischen Probleme erhaben, weil sie ihre Neurosen zu Symbolen umdeutete für die Probleme ihrer Zeit. Christine Jeffs Film ist so irritierend, weil er diese Ebene nicht erreicht und auch scheinbar gar nicht anpeilt. Die Regisseurin zeigt schlicht und einfach Szenen einer Ehe und verschenkt

damit ihr Thema. Gwyneth Paltrow spielt Sylvia Plath als neurotische und krankhaft eifersüchtige Frau, die ihrem Mann durch ihre eigenen künstlerischen Frustrationen das Leben zur Hölle macht und ihn geradezu in die Arme seiner Liebschaften treibt. Daniel Craig, der übrigens eine verblüffende Ähnlichkeit mit Jack Kerouac besitzt, vermag als einziger Darsteller, die Zwiespältigkeit des Protagonisten zu vermitteln und auch spürbar zu machen, dass er nicht nur untreuer Ehemann, sondern auch Schriftsteller ist.

Die Geschichte dümpelt an den aufeinander folgenden Ehekrisen vorbei. Was hier eigentlich vermittelt werden soll, bleibt schleierhaft. "Sylvia" hält Distanz, aber ohne Abstand zu seinen Protagonisten zu gewinnen. Ehedramen wurden bereits sehr viel nuancierter verfilmt. Ähnlich wie in "Monster" zum Beispiel sind die Rollen hier allzu klar verteilt und deshalb wird der Film schnell auf quälende Weise belanglos. Christine Jeffs hat es nicht geschafft, Plath und Hughes durch ihr Werk zu betrachten, sondern illustriert ihre schriftstellerische Tätigkeit als nebenher laufenden Handlungsstrang. So erfährt der Zuschauer letztendlich eigentlich nur, dass Kuchen backen nicht gegen einen "writer's block" hilft.

Claudine Muno



Ein Bild aus *besseren Tagen*, scheint es. Aber bereits bei ihrer Heirat mit Ted Hughes (Daniel Craig) litt Sylvia Plath (Gwyneth Paltrow) unter seelischen Problemen.

JAZZ

Une rue nommée Broadway

Après avoir foulé toutes les scènes où le jazz a trouvé refuge dans nos contrées, la chanteuse Leana Sealy présente son premier CD intitulé "On the street where you live".

(jitz) - Luxembourg, terre promise du jazz? Si les endroits enclins à programmer du jazz national se comptent encore sur les doigts d'une main, les musiciens de jazz luxembourgeois affichent une certaine hyperactivité en ce qui concerne la production de CDs, et déjà, de nouvelles sorties s'annoncent. On est loin de s'en plaindre, d'autant plus que la qualité est au rendez-vous, et force est de constater que l'enseignement du jazz dans les conservatoires de musique porte définitivement ses fruits.

Leana Sealy, d'origine irlandaise, a fréquenté les classes du conservatoire de la ville de Luxembourg dès l'âge de 12 ans. Saxophoniste de formation, elle a poursuivi en parallèle un enseignement de chanteuse de jazz ponctué lui aussi par un diplôme de fin d'études. Si elle gagne aujourd'hui sa vie en enseignant le saxophone - classique -, elle a pourtant réservé au chant tous les plaisirs libertins que peut procurer la musique de jazz.

Le charme rétro de son CD reflète cet enseignement: on y retrouve une majorité de standards issus du "great american songbook", c'est-à-dire les mélodies intemporelles des musicals et des revues du

Broadway. Mais la patine de ces tubes de Cole Porter, Frederik Loewe, et Jerome Kern a partiellement été égratignée. Les morceaux arrangés par le guitariste David Laborier en particulier ont été soumis à un traitement harmonique et surtout rythmique

revigorant. Ainsi, la chanson-titre "On the street where you live", extraite du musical "My fair lady", est cadencée en cinq temps, et la chanteuse maîtrise ce déhanchement rythmique inhabituel avec une facilité admirable. Le rutilant solo de guitare à la so-

norité cosmique resitue définitivement cette chanson cinquantenaire dans notre époque. "A child is born" connaît une gestation rythmique divisée en neuf temps, et le titre "Miss Otis Regrets" est enhardi de quelques soupçons d'inflexions de blues. La chanteuse se meut avec aisance sur ce répertoire qui convient bien à sa voix lisse et limpide aux tons pastel. Elle devrait ainsi toucher le goût du grand public pour lequel les timbres granuleux et les voix lactées semblent actuellement être

passés de mode. En maintenant toujours cette clarté dans sa voix, elle parvient à moduler les climats, passant du sucré à l'acidulé, avec un voile à la Marilyn sur "Too darn hot", et de l'espièglerie éthérée sur "Frim Fram Sauce", avec du scat en prime! Leana Sealy fait donc partie des rares chanteuses qui osent encore pratiquer cet art de l'improvisation vocale porté à la perfection par Ella Fitzgerald.

Le travail rythmique est assuré sans faille par le contrebassiste belge Sam Gerstmans et le batteur français Jean-Marc Robin, tandis que le vibraphoniste Bob Morhard prend quelques soli bien ficelés et se montre surtout comme accompagnateur coloriste très avenant.

La reprise de "Sk8ter Boi" d'Avril Lavigne en duo guitare/voix alanguie, bien qu'étant d'une exécution parfaite et bien plus musicale que l'original empressé, fait un peu office d'ovni parmi toutes ces chansonnettes des revues broadway. "Morning passes by", la seule composition originale du CD, nettement plus anguleuse que les standards, donne à rêver ce qu'un CD plus personnel aurait donné. Manque de courage? Comme on a l'eau à la bouche, on attendra patiemment une deuxième production en se délectant pour l'instant des clins d'œil aux puristes que la chanteuse et ses musiciens ont su adjoindre à ce CD de facture somme toute assez affable.



Voix claire et charme rétro: sur son premier disque la chanteuse Leana Sealy arrive à toucher aussi bien les amateurs de jazz que le grand public.

Pour plus d'infos:
www.leanasealy.com